LA MEDJANA

ET

SON DERNIER BACH-AGHA

1856-1871

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La Medjana est un vaste territoire au sud de Sétif, dans la province de Constantine.

Bien qu'il ne soit sillonné que par quelques rares et maigres cours d'eau, dont le plus important est l'Oued-K'sob, le pays est assez fertile. Sa principale richesse consiste en une race de chevaux réputés dans toute notre colonie.

A part quelques cités anciennes, telles que Bône *(Hipône)*, Constantine *(Cirta)*, Lambésis près Batna, etc., l'Algérie française n'a d'histoire propre que la longue étape commencée en 1830 à Alger et qui se continue. Il ne saurait en être autrement dans un pays où il n'existe qu'un seul livre — le Coran — et dans lequel à peine un indigène sur quatre-vingt-sept sait lire (proportion donnée par M. Berbrugger dans son cours d'Arabe, à Alger).

A défaut de documents écrits permettant de reconstituer la vie de chacune de ces immenses étendues de terrains où n'existe que le vide, — où rien ne vient rompre la monotonie d'un sol gercé par le soleil, — où l'on ne rencontre, comme établissement humain, que quelques tentes espacées, il y a les légendes chantées.

Nombre d'Arabes se font une spécialité de ce genre d'exercice. Nouveaux rhapsodes, ils vont d'un douar à l'autre, presque partout les bienvenus et plusieurs se sont acquis par là une notoriété réelle.

Pour le Français nouveau venu, qui pénètre pour la première fois dans le Sud, c'est un spectacle saisissant que de voir, dans la nuit, un cercle de soixante à quatre-vingts indigènes accroupis autour d'un amas de tisons enflammés dont les reflets illuminent ces mâles visages. Durant des heures entières, se prolonge un chant monotone improvisé par un même personnage. Le *rhythme* n'a rien d'harmonieux pour des oreilles européennes; mais tous les Arabes écoutent avec un religieux silence. Pas un mot, pas un geste, rien que des yeux tendus. Par moment, l'un des auditeurs rabat sur son crâne rasé le capuchon de son burnous, s'étend sur le sol et s'endort. Un peu après, un voisin l'imite, puis tous, et quelquefois le chanteur continue quand même, comme s'il poursuivait un devoir en versant les pavots de sa triste psalmodie sur le sommeil de ses compagnons.

Je ne sache pas que, du nombre de ces bardes errant sur le sol africain, il ait jamais surgi un Homère. Toutefois leur prestige est incontestable et il est à remarquer qu'à la veille de chaque soulèvement, on peut en compter davantage.

La Medjana fut occupée par nos troupes en 1840. Constantine venait d'être enlevé après deux sièges meurtriers et il importait, pour assurer cette conquête, de la couvrir contre des attaques futures.

Au point de vue militaire, l'occupation de la Medjana s'imposait. Cette contrée longe, sur cinq lieues de parcours, la petite Kabylie et se trouve l'exutoire obligé de toute insurrection fomentée dans ce milieu toujours hostile. En 1841, le poste de Bordj-bou-Aréridj fut créé.

Si la conquête de la Medjana était justifiée par des considérations stratégiques, il y avait encore un motif supérieur qui imposait le devoir impérieux d'établir sur son territoire un centre de défense et d'attaque au besoin. Depuis plusieurs siècles, en effet, une famille illustre, celle des Mokhrani, y régnait en souveraine.

Un homme politique d'aujourd'hui, M. Féraud, ministre actuel de France au Maroc, chercheur plus aimable encore qu'érudit, a fait, alors qu'il était interprète militaire de la division de Constantine, des études sur l'origine de ces grands seigneurs indigènes. Malgré son talent, elles n'ont point abouti et un jour que, causant avec le dernier Bach-Agha de la Medjana, il exprimait son regret de n'avoir pu mieux réussir, le Mokhrani dit, en souriant :

« J'aime mes ancêtres parce qu'ils sont mes

pères. Cette affection a été troublée une seule fois. Un Français comme toi m'a déclaré qu'il résultait de ses recherches que je descendais d'un fils naturel de saint Louis. Si c'est là ce que vous autres, qui vous dites civilisés, appelez la science, je préfère mon ignorance Au moins me permet-elle de conserver le respect de nos morts arabes et de ne point baver le mépris sur vos marabouts (saints) français. »

C'est l'omnipotence de cette ancienne famille, non pas subie mais recherchée par toutes les tribus dans un périmètre de plusieurs centaines de lieues carrées, qui imposait le devoir de fonder un poste important à proximité du siège de cette dynastie féodale.

Le point culminant sur lequel fut édifié le bureau arabe de Bordj bou Aréridj était étayé par des assises romaines qui existent encore.

Rome avait un mode très pratique d'occuper un pays. Elle le soumettait d'abord, s'établissait ensuite sur les points importants et exigeait un tribut périodique. Au jour déterminé, si la redevance prescrite n'était point versée, des cohortes volantes — les zouaves d'alors — étaient lancées et recouvraient l'impôt.

Le Bordj romain était sans doute un poste avancé établi à la fois comme point extrême d'étape, de ravitaillement et de soutien. Le temps, ce grand destructeur, n'a pu encore raser

ces vestiges d'un autre âge, alors que, par trois fois déjà depuis notre conquête, Bordj bou Aréridj a dû être relevé de ses ruines.

Aujourd'hui, la grande famille des Mokhrani n'existe plus que dans le souvenir de quelques-uns. Bou Mezrag, le frère du vaincu, expie depuis seize ans, dans une maison cellulaire de Corse, le tort qu'ont eu les siens de ne point triompher.

Quant au dernier des Bach-Aghas, Si El Hadj Mohammed, il a été tué en 1871, combattant contre nous, et je ne crois pas manquer au respect dû à une Société française et bourguignonne en évoquant devant elle le nom d'un ennemi généreux et tombé.

C'était un homme, ce Mokhrani. Grande et noble figure, respirant la franchise et l'intelligence, — une fière prestance, — des mains et des pieds d'enfant. Pourtant il me souvient que ces mains si mignonnes s'abattirent un jour sur un Arabe insolent envers son suzerain. L'homme tomba. Il était mort.

Le terme de suzerain doit sembler étrange, s'appliquant à un chef indigène. Je n'en vois pas d'autre pour représenter, telle qu'elle m'apparaît encore aujourd'hui, la situation du Bach-Agha.

Il avait six frères qui n'étaient à proprement parler que ses leudes, et non seulement son

influence s'exerçait souveraine sur tout l'élément indigène, mais l'Empire comptait avec lui.

En 1865, après l'excursion de Napoléon III en Algérie, l'idée vint à l'empereur de grouper autour de son fils une garde d'honneur composée de douze enfants de grande tente — une sorte de dessus du panier — arabe. Comme le Bach-Agha venait d'être promu officier de la Légion d'honneur, comme aussi le souverain d'alors s'était montré avec lui d'une rare affabilité, personne ne s'attendait à un refus de sa part.

Pourtant, quand le pli officiel eut été lu, il secoua lentement la tête et dit :

« Je ne ferais pas à Napoléon l'injure de lui demander son fils. Pourquoi demande-t-il le mien ? »

Le prince impérial n'eut jamais la garde d'honneur rêvée.

Le Bach-Agha aimait à accueillir à la Medjana, avec une courtoisie parfaite, les visiteurs, surtout les jeunes.

Un soir, il y avait une réunion assez nombreuse au bordj qu'il habitait. Parmi les invités se trouvait l'un de vos compatriotes, M. Jules Tissot, ingénieur en chef des mines, celui qui, après avoir consacré sa vie de savant à l'établissement de la carte géologique de la province de Constantine, dort, depuis deux ans, son dernier

sommeil dans le modeste cimetière de Norges.

Il y avait aussi Roudaire, un mort aimé encore, qui songeait déjà à la mer intérieure qu'il n'a pu réaliser !

Les heures marchent vite en la compagnie d'hommes de pareille valeur et la nuit était avancée quand nous prîmes congé de notre hôte. Alors qu'on sellait nos chevaux, le Bach-Agha nous dit : « Après une soirée comme celle-ci, n'est-il point attristant de songer que, demain peut-être, nous tous qui avons été heureux de nous trouver réunis, nous nous tuerons les uns les autres ? »

En 1871, l'un des convives de ce soir-là commanda le feu qui tua le Mockhrani !

A côté de l'homme aimable, il y avait le diplomate intelligent. Oui, Si El Hadj Mohammed a su réaliser une œuvre considérée, avant lui, comme impossible.

Après le mépris souverain de l'Arabe pour le Juif, — peut-être avant la haine de l'Arabe contre le Français, haine légitimée par la conquête et renforcée par le fanatisme, — il existe une aversion innée entre Arabe et Kabyle.

Affaire de race, si vous le voulez, et il est incontestable que le Berbère est de beaucoup supérieur, en tant que caractère, au Sarrasin.

Or, pour la première fois dans la vie algérienne, le dernier Mockhrani a su réunir contre

la domination française ces frères ennemis sous l'étendard du Prophète. Il est heureux pour nous que cette union n'ait pu être réalisée par lui qu'après de longues négociations. Il n'entra en campagne qu'au moment où il nous devenait possible de mettre en ligne nos prisonniers revenus d'Allemagne. Et même alors, il fallut treize mois de lutte et quatre colonnes, formant un effectif de plus de quinze mille hommes, pour empêcher la revanche qu'il avait rêvée.

Le dernier Bach-Agha de la Medjana s'est sacrifié au sentiment de la patrie, le premier de tous, parce qu'il est le plus élevé.

Si le paradis de Mahomet s'ouvrait quelque jour aux infidèles, Si Mohammed serait le dernier à s'étonner du souvenir attendri qu'après bien des années lui consacre un adversaire qui l'a aimé comme homme et combattu comme soldat.

SILVESTRE.